JEAN-MICHEL AUDOUAL

Revoir le ciel

ROMAN



Jean-Michel Audoual

Revoir le ciel

© Jean-Michel Audoual, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2131-5

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père.

Puis je passai à travers une ouverture et la montagne m’éjecta à l’air libre où mon corps désarticulé se mit à rouler pour atterrir finalement en une masse informe dans une prairie verte et humide, loin, très loin en dessous.

Le guerrier pacifique, Dan Millman

1

— Ce sera mieux pour tout le monde.

Lise a posé son torchon sur la table, puis s’est assise nonchalamment, les mains à plat sur ses cuisses. Il y a longtemps que je ne l’avais pas vue aussi abattue et désespérée. À vrai dire, il y a longtemps que je ne la regardais plus, que sa présence m’était devenue fantomatique. On a beau s’attendre au pire, les mots sont toujours d’une violence inouïe quand ils nous frappent. Ma femme a eu de l’élégance jusqu’au bout, malgré son insatisfaction chronique, ses non-dits, ses silences. Je n’ai rien vu venir. Je n’ai rien voulu voir. J’ai cru que la vie allait couler doucement comme un fleuve à bas bruit, sans que rien ne trouble sa transparence. Je me suis trompé.

Les jours d’après, nous avons plongé dans une profonde torpeur. Nous avons cheminé tête basse dans la maison sans croiser nos regards, peut-être par peur de deviner dans les yeux de l’autre son propre effroi. Lise n’a pas cuisiné. Elle a prétexté une migraine pour s’enfermer dans la chambre d’ami. J’ai su à cet instant que nous ne partagerions plus le même lit, qu’elle était partie définitivement, que nos corps ne se toucheraient plus, nous qui nous nous sommes tant aimés.

Lise a pris de la distance, doucement, irrémédiablement. Un dimanche soir, après une virée en compagnie de sa meilleure amie, elle est rentrée légèrement éméchée. Elle a rejoint notre fille dans sa chambre et ensemble, elles ont pleuré jusqu’au petit matin.

C’est à ce moment-là que j’ai compris que j’allais changer de vie, que le bonheur que je croyais éternel s’est enfui, qu’il ne frapperait plus jamais à ma porte.

Lise me quitte. Je suis désespéré, assommé, anéanti. J’ai toujours pensé que nous avions tout pour nous, que notre couple était une copie parfaite, un modèle et même un exemple pour les autres. J’ai eu cette prétention. Il a suffi d’une

phrase pour broyer mes certitudes et les réduire en cendres. Notre histoire restera à jamais un puzzle inachevé. Nous ne recollerons pas les morceaux. Nous devons nous y résoudre, la mort dans l'âme.

Un soir, alors que nous ne nous parlions presque plus, Lise m'a demandé de la suivre. Elle a pris une page blanche, a tracé deux grandes colonnes. Toi / Moi. Ma femme a toujours été très pragmatique, très organisée. C'est une qualité que j'ai toujours appréciée chez elle ; son sens de la rigueur, sa patience, son opiniâtreté. Je me suis assis à côté d'elle. Elle portait son parfum, celui qui m'a tant enivré toutes ces années et j'ai frissonné. En la voyant aussi austère et emplie de solennité, j'ai compris que nous étions arrivés au moment fatidique du partage ou plutôt de la désolidarisation. Après la séparation des corps, vient toujours la séparation des biens. Je devais m'y attendre. J'ai regardé non sans émotion ma femme écrire le nom de tous ces objets qui n'ont cessé d'encombrer nos vies, avec une coupable apathie. Lise a fait du mieux, c'est du moins ce qu'elle a dit, mais je constate qu'il ne me reste plus grand chose, excepté le buffet deux-corps que nous avons chiné lors d'une brocante à Bruxelles, le canapé inconfortable de la lingerie, couvert des poils du chien, le petit téléviseur de la chambre d'ami, sans télécommande, une vieille bibliothèque branlante avec sa dizaine de Classiques, reliés pleine peau, et quelques babioles dont j'ignorais même l'existence. Le blanc a quasiment disparu. Lise s'est octroyé le lave-linge, le sèche-linge et le frigo américain. Quand elle s'y met, ma femme ne fait pas dans la dentelle. C'est une qualité qu'on ne peut lui soustraire. Elle m'a tout de même laissé le réfrigérateur du garage dont le moteur réveillerait un mort et notre fameuse table de ping-pong, maculée de tâches de whisky et de graisse ; souvenir de nos années fastes et de nos beuveries avec nos amis.

Lise a jugé qu'il était normal, logique, a-t-elle ajouté, que le home cinéma lui revienne, vu qu'elle en avait rêvé depuis longtemps. On est cinéphile ou on ne l'est pas. Désormais, je regarderai mes émissions favorites sur un petit écran, depuis mon fauteuil club et ses grands accoudoirs, griffés par les ongles acérés de Cookie. Adieu également mon sofa et ses coussins moelleux.

Après une longue discussion, nous avons opté pour une garde alternée. Lise a pesé le pour et le contre, étalé ses arguments comme on étale du beurre cacahuète sur une tartine mal découpée. Elle en a conclu que je m'en sortais bien. Formule que j'ai digérée, sans en mesurer la portée. Un instant, j'ai cru que ma femme allait s'emparer à nouveau d'une feuille blanche et tracer des

colonnes pour organiser ma future vie, mais elle s’est abstenue. Au terme d’un conciliabule ou plutôt d’un long et pénible monologue, vu que j’étais incapable d’articuler un seul mot, Lise a décidé que Cookie suivrait notre fille, quoi qu’il arrive. On lui devait bien. Notre chien sera notre trait d’union.

Notre point d’équilibre.

2

C’est la première fois que je me retrouve tout seul, dans cette grande bâtisse. Dimanche soir, les parents de Lise ont entassé précipitamment les derniers cartons de leur protégée dans leur voiture respective. Je suis resté cloîtré dans ma chambre, n’ayant aucune envie d’écouter les griefs de mon beau-père ni les récriminations de ma belle-mère, cette sorcière qui a œuvré, année après année, mois après mois, pour faire capoter notre mariage.

Depuis que tous les rideaux de la maison ont disparu, j’ai l’impression de tourner en rond comme un poisson rouge dans un bocal et que mes voisins ont accès à ma vie privée, en toute transparence. Les murs semblent s’être allongés et projettent sur ma vie leurs ombres malveillantes. Ma femme a fait main basse sur les plantes vertes, y compris sur le Ficus Benjamina auquel je me confiais en son absence. Elle a également récupéré le tapis *Welcome* de l’entrée où elle a tant de fois essuyé les empreintes de son malheur.

Cette semaine, Lola reste chez sa maman, dans ce petit appartement que Lise a loué en attendant. Lise a jugé qu’une mère était plus *à même* – c’est l’expression qu’elle a employée – de s’occuper d’une enfant fragile et perturbée par une situation traumatisante. Ma femme, qui a le sens de la formule, a ajouté que cette semaine était capitale et qu’il était de notre devoir de nous montrer à la hauteur. Autre expression dont je n’ai pas mesuré l’importance. J’ai accepté cette décision sans faire d’histoires, n’ayant plus la force d’engager une discussion, encore moins une dispute. J’ai donc passé mon premier week-end, tout seul, en compagnie de mes mandibules et mes idées noires. Depuis des années, le dimanche soir est un jour sacré. Je prépare des sandwichs que je dépose sur notre grand plateau télé et nous nous blottissons tous les trois sur le canapé. En général, nous regardons une série comique. La veille du lundi, nous évitons d’ajouter de l’accablement aux horreurs du monde et cette parenthèse enchantée est, je crois, ce qui a sauvé bien longtemps notre couple de sa longue déchéance.

Au moment de me coucher, j’ai réalisé que le mot famille venait d’exploser, dynamité par notre égoïsme, que tout ce qui avait donné du sens à notre vie

venait de se briser, que tout ce que nous avions bâti, jour après jour, venait de s'effondrer comme un château de cartes.

Et c'est moi qui me suis effondré.

J'ai passé la journée suivante à ranger, nettoyer, à remettre de l'ordre dans mes affaires. J'ai ensuite soigneusement classé nos albums photos dans des caisses en bois en pleurant, par moments, à chaudes larmes, puis j'ai décroché les photos de ma femme que j'avais punaisées au-dessus de mon bureau.

Nos grimaces, nos baisers et nos grands éclats de rire.

Lise a disparu de mes murs, de mon quotidien. Sur un cliché que je viens de dénicher, elle affiche un sourire triste. Ses cheveux raides, noir corbeau, affleurent ses épaules. Son regard semble ailleurs et déjà si loin de moi. Ses yeux bleu délavé dessinent son inquiétude. Lola a hérité des cheveux et de la coupe de sa mère ; une petite égyptienne aux yeux azuréens. J'ai une tendresse particulière pour une autre photo, celle où Lola prend la pose en haut d'un toboggan. Elle porte une robe noire où volètent quatre coccinelles. L'une d'elles a déployé ses ailes. Un fin liseré blanc ourle la petite poche dans laquelle elle glisse ses mouchoirs Winnie l'Ourson. Lola me fixe de ses grands yeux candides. Je patauge dans le bac à sable, avant qu'elle ne s'élance. Son sourire laisse entrevoir une rangée de dents parfaitement alignées. Ce sourire illumine ma vie et l'incendie jour après jour.